

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 14

Artikel: Le point final
Autor: H.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 avril 1913 : Le point final. — Au Saint-Gothard en 1838 (Rodolphe Tœpffer). — (Boutade). — Le budget (Miguel Zamacois). — Pst ! pst ! (M.-E. T.). — (Boutade). — Les vieilles chansons (Pierre d'Antan). — Ti mouh pé lè z'Allemagne (Marc à Louis). — (Boutade). — À la table du coin (N. T.). — Aux amateurs du genre. — Notre énigme.

LE POINT FINAL

Nous l'avons dit samedi dernier, notre plébiscite touchant le 24 janvier férié est clos, irrévocablement clos. Quelle en sera la conséquence ? Nous l'ignorons. Nous n'avons pas mission de pousser plus loin. Cela appartient à l'un ou à l'autre des honorables représentants du peuple au Grand Conseil de voir s'il veut se faire l'interprète des 250 et quelques citoyens qui, par l'entremise de notre journal, ont exprimé le vœu qu'une fête nationale vaudoise fut instituée et que le jour choisi pour celle-ci soit décrété férié.

Le *Conteur* n'avait pour tâche de donner corps à ce vœu et lui donner aussi occasion d'être porté en haut lieu, si quelque personne qualifiée pour cela croit devoir le faire.

Voici maintenant la dernière correspondance que nous avons reçue à ce sujet. Ce sera le point final.

« Aigle, 26 mars 1913.

» Mon vieux *Conteur*, je me prononce sans hésiter pour le 24 janvier comme fête nationale vaudoise et jour férié. Nous le devons à la mémoire des hommes qui ont lutté pour l'affranchissement du pays de Vaud, du joug oligarchique, et nous le devons aussi au souvenir du drapeau de la République Lémanique, qui a flotté le premier, à la fenêtre de la maison Moirin, le 24 janvier 1798.

J'ajouterais aussi que le 14 avril ne rappelle, en somme, qu'un évènement qui est la conséquence et le corollaire du premier.

» A toi de cœur.

H. C. »

AU SAINT-GOTTHARD EN 1838

On n'a jamais parlé autant du St-Gothard que ces temps-ci. Raison de plus pour vous taire ! nous dira peut-être quelque lecteur. Qu'on se rassure : le *Conteur* n'analysera ni la convention de 1869, ni celle dont les Chambres fédérales s'occupent depuis quinze jours ; ce n'est pas son affaire. Mais il lui semble indiqué de rappeler ce qu'était le passage du Gothard avant l'ouverture, en 1882, de la grande voie ferrée, source de tant d'améliorations... et de tant de soucis.

Selon la légende, le St-Gothard aurait été franchi du sud au nord, la première fois, en 398 puis en 569, par les Lombards, auxquels serait due la construction dans la gorge des Schöllenen d'un pont suspendu, remplacé en 1198 par le Pont du Diable. La légende se trompe disent les historiens : les premières traversées du Gothard, attestées par d'authentiques documents, ont eu lieu vers 1226. Il n'y avait alors que de

méchants sentiers. Ce n'est qu'au commencement du XIV^e siècle qu'il est fait mention d'un chemin muletier, visible encore aujourd'hui en bien des endroits. Cent ans plus tard, ce chemin fut rendu carrossable sur une bonne partie de sa longueur. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le passage s'était si bien amélioré que les pèlerins purent se rendre en voiture de Lucerne à Rome. On suppose cependant que ces véhicules étaient démontables et qu'on les portait aux endroits les plus difficiles. Ce voyage aurait donc eu lieu un siècle avant celui du naturaliste anglais Greville (juillet 1775) qui fut longtemps considéré comme la première traversée du Gothard en voiture.

C'est à l'ingénieur Muller, d'Altorf, qu'on doit l'achèvement rationnel de la grande route actuelle, dans la première moitié du XIX^e siècle. La hardiesse du tracé, à travers des gorges profondes et le long de roides pentes, les tranchées taillées dans le roc, les lacets sans nombre, les ponts hardis et pittoresques, les galeries et les travaux de défense contre les avalanches et les chutes de pierres, font de cette chaussée alpestre un chef-d'œuvre du génie civil, bien qu'elle ne soit pas aussi large que la route du Simplon. Vers 1880, les diligences et les traîneaux de la poste y transportaient annuellement de 60,000 à 70,000 voyageurs et l'on comptait les piétons par dizaine de mille, Italiens pour la plupart. Aujourd'hui les passants y sont moins nombreux, cela va sans dire ; mais elle continue d'attirer les touristes qui ont des yeux pour les beautés de la nature et qui savent encore apprécier le plaisir de la marche.

L'un de ces vrais touristes, Rodolphe Tœpffer, franchit le St-Gothard en 1838 avec les dix-huit élèves de son pensionnat. Du Valais, il avait atteint Realp et Hospenthal en passant par la Furka. C'est ainsi par le nord qu'il monta au Gothard. Voici comment, dans ses immortels *Voyages en zig-zag*, il conte cette journée :

Nous avons à faire aujourd'hui (20 août 1838) un passage intéressant, celui du St-Gothard ; nous partons à pied, à jeun, de grand matin et nos sacs sur le dos. Un froid brouillard enveloppe la montagne, en sorte qu'à deux pas nous avons déjà perdu de vue L'Hôpital (Hospenthal).

M. Tœpffer, avant de quitter ce dernier endroit a voulu y mettre une lettre à la poste. C'est une femme qui est l'unique employée. « Faut-il affranchir ? — Pour quel pays ? — Pour Genève. — C'est trente sols. — Je croyais qu'on n'affranchissait pas pour la Suisse. — Est-ce en Suisse, Genève ? — Oui. — Alors il n'y a rien à payer. » Nous sommes un canton bien neuf, mais celle-là est aussi par trop primitif.

Avec nous, il y a un marchand de bœufs de l'Unterwald monte avec nous. Il sait le français ; on parle politique. Cet homme n'entend rien à la question d'Orient ni à celle d'Alger, mais c'est merveilleux comme il connaît, traite et expose bien toutes les questions relatives à son petit canton, dans ses rapports avec les cantons voisins.

Le brouillard s'élève et le temps se met au beau. A la hauteur où nous sommes, il n'y a pas plus de forêts, plus d'arbres en vue ; il n'y a pas même des pâturages ; ce sont de toute part des rochers recouverts d'un lichen verdâtre, ainsi qu'on en remarque au St-Bernard, au Grimsel.

Ces rochers ont des formes nobles et majestueuses plutôt qu'abruptes et irrégulières, et la beauté du paysage est entièrement dans les lignes et la couleur de ces gigantesques masses. Comme dans tous les paysages analogues, la grande route, perlée de bouleroues et contournant les contreforts des montagnes, ressemble assez à un fin collier reposant sur une colossale poitrine.

Plusieurs s'engagent dans une « spéculation » par la vieille route. Cette route remonte le fond de la vallée en compagnie du torrent, qui tantôt la longe, tantôt la traverse...

Au bout de deux heures, une effroyable démoralisation s'empare de tous les voyageurs ; vainement M. Tœpffer essaye de distraire ces malheureux par des considérations tirées soit de la beauté des aspects, soit des douceurs prochaines du déjeuner. Ventre affamé n'a point d'oreilles. Le vulgaire « halte », à chaque pas, plusieurs déclarent qu'il leur est impossible d'aller plus loin ; les plus courageux ont des mines creuses, affligées, et marchent d'un air vieille garde de Russie. Heureusement, au bout de la troisième heure, on atteint un plateau ; c'est le haut du col. Voici l'Hospice, voici le déjeuner tout prêt, surabondant, et les joies du paradis qui succèdent aux tourments de l'enfer. On est très bien accueilli, très bien servi dans cet hospice...

Par un beau temps, ce plateau, sur lequel s'élèvent diverses constructions, où l'on voit des chemins qui se croisent, deux lacs et un air d'animation, ne présente rien de l'aspect sévère du St-Bernard.

A quelques pas de l'Hospice on laisse sur la droite une petite chapelle, construction robuste et grossière plus qu'élégante, faite pour résister à la rudesse des hivers. Bientôt on arrive à l'extrémité du plateau qui forme le sommet du col, et l'œil plane tout-à-coup sur un spectacle des plus curieux : c'est la route, dont les infinis contours se développent en serpentant jusqu'au fond d'une gorge ardue et profonde : on dirait un immense reptile qui se ramasse en onduleux replis, et dont la tête fouille dans les entrailles de la terre. La caravane pousse des cris de surprise et de joie, puis elle se met en devoir de descendre...

Vue d'en bas, cette route présente un aspect moins bizarre, mais tout aussi intéressant. Les zigzags sont brisés et épars, ils s'échafaudent les uns sur les autres, et jusqu'à la dernière sommité on découvre des fragments du collier de bouleroues. Nous demeurons là en admiration devant l'industrielle audace des hommes en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit canton qui a su faire avec ses minces ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œu-